

10 JUIL 1937

LA MISÈRE DE L'HOMME EN U.R.S.S.

On racontait qu'André Gide, épon-
vanté du tumulte qu'avait fait son
dernier livre : « Retour de l'U. R. S. S. »
et conscient de la violence du
coup asséné, atténuerait ses critiques
dans un second volume. Le second
volume vient de paraître : « **Retou-
ches à mon retour de l'U. R. S. S.** ».
Or, il n'y a pas la moindre ven-
tir ; et ces « Retouches » ne sont, à
vrai dire, qu'une défense du premier
livre.

se voit privé du logement (non gra-
tuit, du reste) si difficilement obte-
nu, auquel son travail lui donnait
droit. En s'en allant, ouvrier, il se
voit retenir un important morceau
de son salaire : kolkhosien, il perd
tout le profit de son travail collecti-
visé. Par contre, le travailleur ne peut
se dérober aux déplacements qu'on
lui ordonne. Il n'est libre ni d'aller,
ni de demeurer, où il lui plaît ; on
peut-être l'appellent ou l'attachent
un amour et une amitié.

Pierre D. ...

◆ LIRE LA SUITE EN 3^e PAGE ◆

Il faut, pour bien prendre consi-
cience du bluff soviétique, du double
bluff, russe d'une part, révolution-
naire de l'autre, lire après le petit
livre de Gide, le carnet de voyage de
l'un de ses compagnons — car ils
étaient cinq qui firent le voyage avec
Gide — « En U. R. S. S. 1936 », de
Pierre Herbart. Pierre Herbart est un
révolutionnaire ; ses critiques rejoin-
gent celles de Gide, et ainsi se ren-
force le bataillon des honnêtes gens
dont les uns sont franchement révo-
lutionnaires, d'autres simplement so-
cialistes, d'autres syndicalistes, d'au-
tres enfin des esprits tout simplement
loyaux et qui répètent depuis des an-
nées que l'appareil stalinien accable
d'un mensonge sans cesse renouvelé
le peuple russe et l'étranger.

J'en parle aisément. J'ai été trom-
pé en 1930, mais en 1932 j'ai décou-
vert moi aussi la vérité, avant Gide,
Herbart, Céline, Yvon, Legay, après
Panait Istrati, et je l'ai dite et je
n'en suis pas peu fier. Ce qui ne
m'empêche nullement de mesurer,
dans certains secteurs industriels no-
tamment, la puissance de l'effort ac-
compli par l'U. R. S. S. Mais si
l'homme là-bas a tiré du sol plus de
fer et de houille et de pétrole que
jamais, s'il a tiré des hauts fourneaux
plus de fonte et plus d'acier, s'il a
fondé des villes, s'il a fait quelques
pas dans la voie de ce que nous ap-
pelons la civilisation, qu'est-il devenu
lui-même au cours de ces vingt ans
d'efforts ? Plus heureux ou plus
malheureux ? Meilleur ou pire ? Plus
tendre à son frère ou plus dur ? Plus
libre ou plus proche de l'esclave ?
André Gide répond :

« L'ouvrier soviétique est attaché
à son usine, comme le travailleur ru-
ral à son kolkhose ou à son sovkhose,
et comme Ixion à sa roue. Si, pour
quelque raison que ce soit, soit parce
qu'il espère être un peu mieux (un
peu moins mal) ailleurs, il veut chan-
ger, qu'il prenne garde : enrégimen-
té, classé, bouclé, il risque de n'être
accepté nulle part. Même si, sans
changer de ville, il quitte l'homme, il

10 juillet 1937.

Et André Gide cite en note un texte de M. Lucien Laurat, syndicaliste bien connu :

« De même que l'Etat dispose souverainement des éléments matériels du processus économique, il dispose dictatorialement de l'élément humain. Les travailleurs ne sont plus libres de vendre leur force de travail où ils veulent, ni comme ils l'entendent ; ils n'ont pas le droit de circuler librement sur le territoire de l'U. R. S. S. (passeports intérieurs !) ; le droit de grève est supprimé, et toute velléité de résistance aux méthodes du stalinisme les expose aux sanctions les plus sévères. » (Coup d'œil sur l'économie russe. L'Homme réel. Février 1937.)

C'est, en deux mots, la tyrannie, la tyrannie la plus abusive qui soit, une tyrannie qui correspond exactement à celle des tsars. Et comme au temps des tsars, c'est le bureaucrate qui écrase l'ouvrier, c'est la bureaucratie qui pèse d'un poids tel sur le corps et sur l'esprit que plus rien d'humain ne subsiste sous cet abominable contrôle administratif et policier.

« De cette bureaucratie, écrit André Gide, créée d'abord comme instrument de gérance, puis de domination, Staline devient lui-même l'esclave, prétendent certains. Rien de plus difficile à déloger d'une sinécure que des fainéants sans valeur personnelle. Mais plus ces gens sont incapables, plus Staline peut compter sur leur dévouement conformiste ; car ils ne doivent leur situation avantage qu'à la faveur. Ce sont, il va sans dire, de chauds approbateurs du régime. En servant la fortune de Staline, ils protègent la leur. »

Et André Gide ajoute en note :

« La rémunération de la bureaucratie dévorait 8, 5 pour cent du revenu national, avant la guerre ; 19 pour cent en 1927. Je n'ai pas les estimations plus récentes. »

Nul doute que la bureaucratie ne mange depuis avec encore plus d'appétit. Et chacun sait que dans la bureaucratie, la police a le numéro un.

M. Pierre Herbart, un des compagnons d'André Gide, ne dit pas autre chose :

« Oui, proclame-t-il dans sa préface, après avoir parlé de ses craintes et de son « illusion », oui, j'ai dû beaucoup lutter pour me défaire de cet optimisme criminel qui trouve son explication, sinon son excuse,

dans le souvenir d'incontestables victoires. Mais aujourd'hui trop de témoignages concordent, qui ne me permettent plus de douter du mien. Ni de le taire plus longtemps. Il est impossible désormais de défendre l'U. R. S. S. sans mentir et sans savoir que l'on ment. Une telle méthode ne peut servir la cause de la Révolution. »

Ainsi donc tous les honnêtes gens sont d'accord pour dire que la Russie vit sous un régime tyrannique, l'appareil bureaucratique et stalinien écrasant le travailleur et ne lui laissant aucune liberté. Car c'est là le grand point. La misère de l'ouvrier, ce n'est pas le pire. Le pire c'est que ni l'ouvrier, ni le paysan, ni l'intellectuel, ni le technicien, ni le savant, ni l'artiste, ne sont libres. Aucune liberté de pensée, à moins bien entendu que la pensée reste enclose dans la cervelle du citoyen soviétique et qu'il ne la confie à personne, ni à l'oreille de ses voisins ou même de sa femme, ni surtout au papier.

M. Pierre Herbart, assistant à une réunion d'écrivains, note :

« Je n'oublierai pas de si tôt l'atmosphère de ces réunions à la maison des Ecrivains de Moscou. Le regard fuyant et parfois traqué de ces hommes obligés de parler et de parler dans un certain sens. Car il est vraisemblable que parmi tous les écrivains d'un pays, il ne s'en trouve aucun pour avoir sur l'art des conceptions différentes de son voisin ? Est-il vraisemblable que tous s'aperçoivent à un jour donné qu'ils se sont trompés jusqu'à présent ? »

Ce ne serait pas vraisemblable en France. C'est vraisemblable et c'est vrai en Russie. Il n'y a plus en Russie de pensée individuelle. M. Einstein veut-il faire un film ? Au bout de deux ans de travail, il s'entend dire qu'il n'est pas dans la ligne et tout doit être abandonné. Staline trouve-t-il un opéra détestable, le musicien est aussitôt déchiré par tous ses confrères, sur ordre, et littéralement mis en accusation. Les Russes en moins de vingt ans sont revenus à un état qui ne peut être comparable qu'à l'état des prisonniers.

Oui, c'est bien cela. La grande misère des Russes de 1937, plus que matérielle encore, est morale. Ils sont prisonniers. Ils sont au bagne. Leur main est enchaînée, et leur langue, et leur pensée. Et voilà ce qu'on propose comme idéal aux Français !

Pierre Dominique.